

gens et très honorables, mais Dieu vaut plus encore et je ne veux rien devoir qu'à Lui. Car c'est pour lui et non pour eux que je travaille. Fier comme je suis et paresseux, aucune somme n'aurait pu me décider à entreprendre l'énorme travail que j'ai dû faire<sup>1</sup>. »

Les évêques, ajoute Roper, repartirent et durent s'occuper de rendre à chaque souscripteur son argent.

1. B. I, 312.

## CHAPITRE VI

### L'ÉCRIVAIN

I beseech your Grace, pardon me : I was born to speak all mirth, and no matter (*Much ado about nothing*, act. II, sc. 1).

Thomas More a beaucoup écrit. Mieux inspiré qu'Érasme, il ne s'est pas contenté du souple et vivant latin qui valut à l'*Utopia* une gloire européenne, égale à celle de l'*Encomium Morio*. Il voulut aussi se servir de la langue de son pays. L'*anglaise* prose balbutiait encore à cette époque et aucun maître ne l'avait débarrassée de ses langes. N'importe, elle était là, à portée de sa plume et un sûr instinct disait à More qu'il pourrait plier la jeune langue à toutes ses élégances d'humaniste, aux caprices de son humour, à ses convictions de chrétien. Presque enfant, il écrit en assez pauvres vers, « *A merry tale* », puis des devises médiocres aussi, mais où sonne parfois la chère musique que de vrais poètes vont bientôt rendre immortelle.

« Fast by her side doth weary Labour stand. » Spenser aurait pu garder ce vers. En 1510 à 32 ans, More traduit en anglais la vie de Pic de la Mirandole. Arrivé à la fin du livre, il croit encore que la muse le taquine et il applique à l'*amour de Dieu*,

en une série de pieuses ballades, les « douze lois de l'amoureux parfait ». En 1513, il commence une vie de Richard III, la première histoire écrite en anglais. De 1516 à 1520, paraissent les principales œuvres latines. L'*Utopia* (1516), les lettres-brochures en faveur d'Érasme (1516, 1520), la lettre à l'Université d'Oxford sur l'étude du grec (1518), les épigrammes (1518), la réponse à Luther (1523). Entre temps, l'ami d'Érasme est devenu un homme politique. Il est trop pressé maintenant, trop mêlé à la vie réelle, à la vie nationale pour ne pas abandonner la langue des humanistes. Et puis, c'est dans le petit peuple que les premiers protestants jettent par milliers leurs livres de propagande. C'est en anglais que More leur répondra. Chaque nouvelle œuvre le trouve prêt à la riposte : en 1528, il publie le *Dialogue*; — en 1529, il répond à la *Supplication des mendiants* par la *Supplication des âmes du purgatoire*; en 1531, il réfute Tyndale; Frith, en 1532. L'année suivante, il publie son *Apologie*. Il apprend alors que de différents côtés on se prépare à le contredire.

« Comme un mari, écrit-il, dont la femme est en mal d'enfant, se tient à l'affût de la bonne nouvelle, ainsi depuis qu'on m'a parlé du laborieux effort de ces braves gens, j'attends avec impatience d'en voir le terme et d'apprendre l'heureuse apparition de quelques-uns au moins de ces beaux enfants que tant de mois, de Pâques à la Saint-Michel, ces grandes montagnes nous ont fait attendre : elles accouchent péniblement du cadavre d'une souris. La mère ne va pas bien, la pauvre femme, et a besoin encore de beaucoup de soins. »

La souris était un dialogue intitulé : *Salem and Bysance*. En moins d'un mois la réponse de More

était écrite et imprimée (1533); un autre livre sur l'Eucharistie le réclame alors, mais il n'a pas le temps de le finir. Par grand bonheur, il y a de l'encre et des plumes à la Tour de Londres, et, si les plumes manquent, on peut encore écrire avec du charbon.

More est écrivain dans l'âme, il écrira jusqu'au bout : — mais, chose importante, est-ce que son latin s'est rouillé, est-ce que, si près de la mort, il veut éviter jusqu'à l'ombre même d'une élégance artificielle? Toujours est-il qu'il oublie, ou veut oublier cette langue latine si laborieusement acquise et compose en anglais les œuvres où il a mis le plus de lui-même, ce dialogue du *Comfort against tribulation*, à qui presque rien ne manque pour être placé parmi les plus beaux livres de dévotion. Avec ce Dialogue s'achève le robuste *in-quarto gothique* aux quinze cents pages de deux colonnes, qui renferme les *English works* de Thomas More. Les *Opera latina* n'occupent pas un moindre volume, noble bagage littéraire d'un homme qui fut auteur à ses moments perdus et qui ne connut guère de loisirs avant les mois de prison qui précédèrent son martyre.

Auteur à ses moments perdus, la chose est claire, mais il fut auteur dans toute la force du mot. Curieux de style et friand d'écriture, il a tant de goût au métier que ses livres en dehors de tout autre renseignement doivent nous aider à le pénétrer davantage. Et voilà pourquoi il semble qu'une étude littéraire de Thomas More, homme de lettres, doit trouver place dans sa vie.

## II

Le travail littéraire — si excellent d'ailleurs qu'il puisse être — manque toujours d'une certaine perfection supérieure, quand il n'est pas entrepris et continué avec une naturelle allégresse. Qu'il le fasse par simple fantaisie ou par devoir, More a toujours du plaisir à écrire, et c'est une des raisons pour lesquelles, dans les sujets les plus graves, ni en anglais, ni même en latin, on ne le trouve jamais ennuyeux. La chasse au mot propre, et à l'adjectif pittoresque, le mouvement d'une pensée qui se précise et s'amplifie sous la plume, la conquête d'une phrase que l'on maîtrise enfin, et que l'on sent qu'on va conduire sûrement au but, les jolies trouvailles inattendues, toute cette évolution du style qui nous mène autant que nous le menons, tout cela l'amuse et l'attache. Plus encore peut-être, l'incertitude, les surprises, la joyeuse défaite du lecteur auquel il s'adresse, et qu'il a toujours devant lui. Car il ne perd jamais de vue son lecteur. Non pas qu'il le harcèle, comme font certains qui ne nous laissent pas respirer. Il est à la fois trop discret et trop bonhomme pour être habituellement pressant, mais il nous regarde toujours; il suit sa pensée dans nos yeux; il devine nos hésitations et nos commencements de réponse, l'effet déconcertant d'une malice qu'on tarde à comprendre, le succès d'une anecdote ou d'un bon mot. C'est le piquant de ses livres; comme son portrait, ils nous tiennent sous l'énigme de son sourire. Quand est-il tout à fait sérieux, quand commence-t-il à plaisanter? A vous de voir. Pour lui, il ne sera jamais plus con-

tent que lorsque vous aurez jugé de travers et pris au sérieux une boutade ou une étincelle d'humour. Il eût été ravi d'apprendre qu'un jour viendrait où un poète de son pays, William Morris, découvrirait dans l'*Utopia* un évangile socialiste, et la méprise lui aurait paru si « funny » qu'il n'aurait eu garde de la dissiper. Aussi dut-il se réjouir quand certaines âmes naïves, prises d'admiration et de pitié pour les habitants d'*Utopia*, parlèrent de fréter un vaisseau et de leur envoyer des missionnaires.

« N'allez pas croire, écrit Sir J. Mackintosh, que l'auteur de l'*Utopia* distribue une égale faveur à chacun des divers systèmes et de plans de réforme qu'il propose. Bien au contraire, il parcourt tous les degrés de l'approbation, toutes les nuances de l'assentiment. Des limites d'une ferme et pleine croyance il descend graduellement à des idées de moins en moins plausibles, pour s'arrêter enfin à des chimères, et purs jeux d'esprit, compliquant le tout par d'impossibles paradoxes sous lesquels il cache une vérité, ou qu'il emploie seulement pour empêcher le livre d'être trop tendu. »

Inutile d'ajouter que More aurait gâté tout son plaisir, s'il nous eût fait confiance du degré de sérieux qu'il attachait à chacune de ses théories. Dans ses livres, comme dans sa vie, il reste toujours celui dont la femme même, au dire de Stapleton, ne savait jamais « *serione aut joco aliquid diceret*<sup>1</sup> ».

Comme son livre sur *L'île introuvable*, le dialogue du *Comfort against tribulation* est une fiction. Deux honnêtes Hongrois, le vieillard Antoine et son neveu Vincent, causent entre eux sur l'invasion prochaine

1. Stapleton, cap. XIII. Traduct. française, p. 281.

des Turcs, et s'arment de sérénité en vue de l'imminente catastrophe. Pour nous qui savons la fin de l'histoire, un frisson nous prend à chaque fois que le grand Turc revient dans ses pages. Nous savons le nom du tyran. Mais l'équivoque pathétique est pour Th. More surtout divertissante : il rit de son idée et se contente d'ajouter en une courte et paisible parenthèse : « Un Turc pur sang n'est pas aussi cruel pour le peuple chrétien, qu'un faux chrétien qui a abjuré sa foi. »

Parfois et jusqu'au milieu de la plus grave controverse, la mystification va plus loin.

« Depuis que Tyndale a commencé ses hérésies et va répétant que chaque femme chrétienne a reçu le sacerdoce, il y a maintenant des paroisses d'Angleterre où jusqu'à la femme la plus ignorante se pique de dire la messe : oui, oui, la dire elle-même et cela non en de petits coins et en secret, mais au grand jour et au maître-autel. Si je suis bien informé, il n'en est pas d'aussi chétive qui ne revête les ornements et ne dise, bien plus, ne chante, en une semaine, autant de messes que Tyndale lui-même n'en dit ou entend pendant deux années<sup>1</sup>.

Il s'amuse, il veut pousser à l'absurde les théories de l'hérétique et nous rappeler que Tyndale ne met jamais les pieds à l'église. Mais, chemin faisant, si quelque bonne âme se persuade que, dans certains endroits, les villageoises allaient, par douzaines et en chasuble, chanter la messe, la plaisanterie est de bonne prise et More n'est pas homme à la dédaigner.

Un chapitre délicieux de son plus grand ouvrage

1. B. II, p. 230.

ascétique le surprend en flagrant délit de faiblesse pour les ébats de sa fantaisie. C'est presque du La Fontaine, ou, pour mieux dire, cela nous fait penser aux *Lettres de mon moulin* ; seulement, en bon Anglais, et en grand enfant qui se prend lui-même à son histoire, More n'a ni le courage, ni même l'idée d'être court. Il vient de parler du scrupule, maladie morale par où sa claire conscience n'a jamais passé, mais dont il a suivi parfois chez d'autres et, en particulier, chez son gendre Roper, les déplorables effets. Il veut montrer qu'à tout prendre, il vaut mieux trop de délicatesse que pas assez. N'oubliez pas que, pendant tout l'entretien, la bande des Turcs menace l'avant-garde chrétienne, et que Cromwell rédige une nouvelle formule de foi.

« Ma mère avait, quand j'étais petit, une bonne vieille servante qui prenait soin de la maisonnée, on l'appelait *Mother Maud*. Elle avait coutume, quand elle nous tenait près d'elle, autour du feu, de nous dire une foule de contes bleus. Un jour, je me rappelle, elle nous conta qu'il y avait une fois un âne et un loup qui allèrent se confesser au renard. L'âne vint le premier, et avoua le trouble affreux de sa conscience : il avait fait fâcher son maître en brayant si fort que celui-ci, brusquement réveillé, n'avait pu se rendormir. Pour cette faute, le renard, en sage confesseur, lui dit de ne plus recommencer, mais de rester tranquille et dormir comme une bonne petite bête jusqu'au lever de son maître.

« Quant à la confession du pauvre âne, je n'en finis plus de vous la dire. Tout lui était péché mortel et le sage confesseur qui regardait, comme de juste, tout cela comme bagatelles, raconta plus tard que rien ne l'avait fatigué comme de rester assis à l'en-

tendre, au lieu d'aller déjeuner d'une bonne oie grasse. Enfin, le moment de la pénitence venu, pensant que la gourmandise était le plus gros péché de cette confession, le renard lui donna pour pénitence de manger à sa guise tant qu'il ne ferait de tort à aucune autre bête, et de se tenir en paix.

« Et puis, comme disait Mother Maud, quand le loup arriva au confessionnal du Père Renard, le confesseur brandit sur lui son énorme chapelet aux grains aussi gros que des boules, et lui demanda pourquoi il venait si tard. » Mais les deux compères ne tardent pas à s'entendre : si le loup n'est pas venu plus tôt, c'est qu'il redoutait qu'on lui donnât pour pénitence quelque jeûne de carême.

« Allons, allons, mon enfant, je ne suis pas si sot, répond Père Renard. Moi-même, croyez-vous que je jeûne ? Entre nous, et dans le secret de la confession, je puis vous dire que le jeûne est une invention humaine : pour moi, je fais gras tout le carême, oui, oui, moi, mais pour éviter tout scandale, je mange dans mes appartements, loin de mes frères scrupuleux. »

Pourtant la glotonnerie du loup lui paraît passer les bornes ; il peut sans doute continuer ses rapines.

« Car enfin, il faut vivre, et vous n'avez pas d'autre métier », mais « le trop est trop, et il faut de la mesure » ; et le coupable reçoit comme pénitence l'ordre de ne jamais dépasser « *six pence* » à chacun de ses repas. Voilà pour la confession. Mother Maud disait alors comment les deux bêtes accomplirent leur pénitence.

« Le pauvre âne, mourant de faim, aperçoit une truie grassement couchée sur la paille fraîche et ses petits autour d'elle. S'approchant, il crut avoir mangé

un brin de paille, et là-dessus ses scrupules de gronder encore au dedans de sa conscience. Car enfin, il devait manger sans faire de tort à personne, et peut-être, faute de la paille dérobée, un des petits cochons allait mourir de froid. »

Même scrupule pour un autre plat qui lui est offert. S'il en mange il va peut-être en priver quelque autre animal qui en aurait besoin.

« Ainsi il garda le jeûne, tant qu'enfin son père spirituel ayant passé par là lui forma mieux la conscience. À partir de ce jour il mangea sans plus de scrupule et resta dans le bon chemin, comme un honnête âne qu'il était. »

Quant au loup, son menu ne doit pas dépasser *six pence*, mais sa conscience fixera toute seule le cours du marché. « Ce vieux cheval qu'on vient d'abattre, ce doit être très cher et je n'ose y toucher. Quant à cette belle vache, elle ne vaut pas huit sous, il y en a tant dans le pays. Son veau doit coûter deux fois moins : mettons *six pence* pour tous les deux. » Et More prend à regret congé du loup et de l'âne pour coudre à son long récit une courte morale sur les dangers d'une conscience relâchée.

## III

La merveille est que cet anglais nouveau-né rend déjà le son d'une langue définitive. Pour la première fois, rompant enfin avec l'archaïsme, ce mélange savoureux de saxon et de latin, l'anglais de Milton, d'Addison, de Burke, de Newman, fait son apparition dans le monde. Le plus humble clerc aujourd'hui entend ces livres sans peine. D'un art

moins consommé que Montaigne, et par là moins constamment supérieur aux novices qui près de lui travaillent au même objet, More a pleine conscience de la noblesse de sa tâche, et parfois il atteint presque à la perfection de ceux des plus grands qui doivent écrire après lui. Entendez-le malmener Tyn-dale, coupable d'avoir brouillé des synonymes.

« Bagatelles, sans doute, et pourtant j'ai cru bon de l'en avertir. Il ne faut pas que tout soit franchement mauvais dans ses livres, et quoique je désespère de lui faire parler raison, au moins qu'il écrive en bon anglais<sup>1</sup>. »

*True english.* — Il pratique déjà avec bonheur cet intime secret de la prose anglaise, ce jeu des particules qui, en façonnant le verbe à de nouveaux sens, atteint à la fois, par une subtilité intraduisible, à la précision et à la richesse.

« Saint Jean-Baptiste était en prison pendant qu'Hérode et Hérodiade festoyaient et que la fille d'Hérodiade les ravissait de sa danse, *till with her dancing she danced off S<sup>t</sup> John's head*<sup>2</sup>. »

Même maîtrise dans le maniement des adjectifs. Toujours à l'anglaise s'entend, car, pour nous, est-ce parce que nos émotions sont moins vives, est-ce que nous obéissons à un impérieux besoin d'analyse, nous n'avons pas le droit de diaprer notre style par des séries d'épithètes qu'aucune conjonction ne relie, nous ne pouvons dire avec More que Dieu, pour ramener à lui une coquette, lui envoie « *a goodly fair fervent fever* », et il est peut-être fâcheux que nous ne puissions demander à la Divine Sagesse de

1. B. I, p. XVII.

2. B. II, p. 80.

ramener nos ennemis, et nous avec eux, à de meilleures pensées « *by such easy, tender, merciful means* », qu'elle connaît mieux que nous<sup>1</sup>.

Grâce à cette bonhomie de style que nous remarquons tantôt, la phrase de Th. More s'étend d'ordinaire avec une ampleur un peu traînante, mais qu'aucune solennité ne vient alourdir. Abondante comme une causerie écrite, dès que la pointe d'une épigramme ou la netteté de la discussion l'exige, cette prose se resserre soudain, et donne alors l'impression de cette plénitude définissante qui est la marque des maîtres.

Sans effort apparent, elle se nuance et se subtilise à mesure qu'il lui faut indiquer l'intraduisible, et j'ai noté, entre autres, un passage admirable où, voulant montrer combien la théologie des simples croyants peut être exacte et sérieuse, il parle avec bonheur de tout ce que l'ignorant peut *imply* sans l'exprimer dans sa prière, et de ces profondeurs qui n'ont d'autre formule qu'un silence plein de respect et de dévotion : *though not express, yet imply, and under a reverent, devout silence signify*<sup>2</sup>. Mais de telles remarques nous meneraient loin et risqueraient de nous faire oublier la qualité maîtresse des écrits de Thomas More, le don suprême que de plus habiles stylistes n'ont pas reçu.

1. B. II, 97.

2. B. II, 30. Le rythme encore un peu latin ou français est aussi très intéressant. Qu'on veuille bien scander cette jolie phrase : *All which holy things, right many persons, very little learned, but yet in grace godly minded, with heart humble and religious, not arrogant, proud and curious, under the name of holy Housel with inward heavenly comfort, do full devoutly reverence.* Quatre lignes, pas un pronom, et quelle allure à la fois pieuse et décidée, et quelle chute parfaite !